

À suivre

Laurent Bignaud

1^{er} prix des Bibliothécaires, 2^{ème} prix du Public du concours d'écriture de nouvelles 2003

Sang pour sang POLAR

Ceci est mon testament. Dans quelques jours, je ne serai plus. J'aurai mis un terme à ma triste destinée.

Mais je rédige ces lignes dans la plénitude de mes facultés et j'affirme sur l'honneur que les étranges évènements dont j'ai été le témoin se sont déroulés exactement comme je m'apprête à les rapporter.

S'ils toléraient quelque interprétation raisonnable, je n'en serais pas réduit, hélas, à une si déplorable extrémité...

Lucas Berthet haussa les épaules et déposa la lettre sur la pile de documents qui s'amoncelaient sur son bureau. Encore un désespéré qui tentait par des moyens détournés de s'attirer ses services. Il arrivait des dizaines de lettres de cet acabit chaque semaine. Ou encore pire. Celle-ci au moins avait pour elle les mérites d'un certain style. Belle entrée en matière. Sens de la dramatisation qui titille le lecteur. Exception qui confirmait la règle. Il ne la jetterait pas tout de suite. Il la lirait plus tard, quand il ferait moins chaud. Chez lui. Peut-être, au bord de la piscine.

Dans la pièce, la chaleur était infernale. Jamais mois de juin ne l'avait fait autant transpirer. Il ruisselait au moindre mouvement et sa chemise Pierre Cardin qu'il voulait toujours impeccable se tachait de larges auréoles. Dehors, l'air pesait lourd. On étouffait. Les pelouses du square voisin avaient grillé. Sa secrétaire, qu'il avait sommé de trouver une solution, n'avait fait qu'installer un petit ventilateur qui bourdonnait dans un coin.

Quand Lucas Berthet leva les yeux pour recevoir le peu de fraîcheur que l'appareil pouvait lui offrir, il s'aperçut avec stupeur qu'il n'était pas seul. Un homme âgé était assis devant son bureau et le regardait en silence. Un autre se tenait debout près de la porte.

– Bonjour, Monsieur Berthet.

Comment ne les avait-il pas entendu entrer ? Il recula son fauteuil pour observer les intrus. Visages inconnus, en tout cas celui du premier homme, le second se tenant dans la pénombre. Age certain pour l'homme assis, dont la peau ressemblait à un vieux parchemin. Une petite barbiche bien taillée lui donnait un air suranné, très « Belle Époque », autant que le costume de flanelle grise qui ne semblait pas le faire souffrir de la chaleur. Il portait une chemise colorée, dans les tons de jaune, fermée jusqu'au dernier bouton. Une rose qui paraissait fraîchement cueillie s'épanouissait à sa boutonnière.

– Je n'ai pas pour habitude de me perdre en explications inutiles, monsieur Berthet. Je suis venu vous proposer un travail. Je précise qu'il s'agit d'un travail relativement simple, me semble-t-il, pour un homme comme vous. Je veux dire : pour un homme de votre talent, ajouta-t-il avec un soupçon de malice dans la voix. Je sais que vous menez la vie dure aux gens malhonnêtes.

Tout en maudissant sa secrétaire qui ne l'avait pas prévenu de cette intrusion – ce n'était pas la première fois – Lucas Berthet considéra le nouveau visiteur.

– depuis quand êtes-vous entré ? lui demanda-t-il avec hauteur. Et qui êtes-vous ?

– les réponses à toutes ces questions n'ont que peu d'importance, monsieur Berthet. Bien peu d'importance. Je vous répète que je suis ici pour vous proposer...

– Un travail ? Oui, je sais, vous me l'avez dit. Et je suppose que ce travail vaut la peine de me déranger, d'entrer dans mon bureau sans frapper, n'est-ce pas ?

L'homme sourit.

– Je souhaite vous faire suivre quelqu'un, monsieur Berthet.

- Vous voulez que je fasse suivre quelqu'un pour vous, c'est ça ? Très original, commenta-t-il.
- Pas exactement, monsieur Berthet, rectifia le vieil homme sans changer de ton. Vous ne m'avez pas bien écouté. Je ne me suis pas déplacé en personne pour un service de second ordre. C'est vous que je veux.

Il marqua une courte pause avant d'ajouter :

- Pour deux soirs seulement. Vous voyez que je n'abuserai pas de votre temps que je sais précieux.

Il parlait d'une voix douce, sans vraiment bouger les lèvres. Les traits de son visage présentaient une immobilité presque parfaite, comme un masque. Ses yeux fixaient le détective avec insistance. De quelle couleur étaient-ils d'ailleurs ? Difficile à dire. Tapis au fond des orbites, ils épiaient la moindre réaction comme deux chats.

- Et j'ai des arguments, reprit-il en désignant la petite mallette que son compagnon dans l'ombre tenait à la main et qu'il déposa précautionneusement à côté du ventilateur. De l'argent. Beaucoup d'argent.

Il avait l'air décidé. Déterminé. Sûr de lui. Quoi d'étonnant ? Quand on peut se payer le meilleur...

Lucas Berthet se redressa. Car le meilleur, c'était bien lui, le détective très privé, l'expert discret en affaires retentissantes.

En quelques années, il était devenu un personnage incontournable du monde parallèle des affaires. Surtout du monde des affaires parallèles. Touche-à-tout de génie, toujours dans l'ombre, inconnu du grand public, silencieux et besogneux, occupant le même petit bureau depuis des années, toujours là, servant les un et les autres, prouvant tout et son contraire, épiait dans l'ombre le moindre faux pas du politicien véreux pour prévenir aussitôt le juge corrompu ou l'industriel complaisant, retournant sa veste dès que la situation l'exigeait. Sans scrupules ni état d'âme. S'appliquant sans relâche à contenter des clients de plus en plus nombreux qui le payaient très cher. Une méthode qui avait largement fait ses preuves et l'avait assuré en quelques années d'une haine universelle. Il ne comptait plus les menaces de mort qu'il avait reçues. Mais comme il en savait beaucoup trop sur tous pour qu'on puisse envisager de le faire disparaître impunément, il savait qu'il jouissait d'une immunité inébranlable. Il avait pris soin de disséminer dans les coffres de plusieurs établissements bancaires et dans les études de quelques notaires de province des copies de ses rapports, des concentrés de ses filatures avec photos et documents authentifiés. Sa disparition aurait entraîné le dévoilement de toutes ses découvertes et chacun le savait.

Son palmarès forçait le respect. Ses filatures et celles de ses collaborateurs avaient permis de mettre à jour, entre autres, une affaire de fausses factures qui avait fait grand bruit quelques années plus tôt et jeté en prison nombre de cadres d'un grand parti politique. Lesquels, pour se venger, avaient aussitôt fait appel à lui pour des révélations sur les marchés frauduleux d'un grand groupe pétrolier, entraînant ainsi la chute des têtes du parti adverse. Un vrai jeu de massacre. Sans parler d'autres affaires moins médiatiques qui se comptaient pourtant par dizaines et qui avaient mis à mal bien des apprentis faussaires et aspirants malfrats.

D'auditions en procès retentissants, Lucas Berthet avait pu mesurer dans l'ombre l'importance du rôle qu'il avait tenu et il en avait conçu un immense orgueil. D'où la haute idée qu'il se faisait de lui-même et de sa valeur. D'où le plaisir qu'il éprouvait à voir circuler dans les milieux informés les récits de ses exploits et se construire sa légende. D'où la sélection minutieuse qu'il opérait dans les propositions d'affaires à traiter. Il n'était pas homme à foncer tête baissée dans un nouveau travail, même pour beaucoup d'argent. Ce vieillard prétentieux allait devoir se faire une raison.

Vous trouverez ici tous les renseignements dont vous aurez besoin pour m'établir un rapport précis et circonstancié sur tous les faits et gestes de cette personne les soirs du 23 et 24 juin prochains, c'est à dire dans sept jours exactement. C'est le soir de la St Jean. J'organise toujours une réception à cette date-là : j'avoue que j'aime beaucoup l'histoire de la mort de ce personnage. Pas vous ?

Il désigna l'enveloppe en la tendant au détective :

– Photographies, adresse, emploi du temps, relations...

– Pardonnez-moi, fit remarquer Lucas Berthet avec arrogance, mais en quoi puis-je vous aider si vous connaissez déjà tout cela ?

Le vieillard réprima une grimace d'agacement.

– Il me semble, monsieur Berthet, que, dans ce genre de transaction, moins on parle, mieux sont les choses. Cette affaire vous intrigue, je le sais. Mieux, elle vous intéresse, dans tous les sens du terme. Je me suis renseigné sur vous. Je vous connais bien. Et j'ai besoin de vous. Alors, finissons-en, voulez-vous ?

Le ton avait été sec et sans appel. Le détective se tut, impressionné malgré lui par l'extraordinaire détermination qui se dégageait de ce corps malingre. Il osa pourtant une question :

– Pourrais-je encore savoir une dernière chose avant d'engager une réflexion ? car, sachez-le, je ne me décide pas sur un coup de tête.

– Je sais, monsieur Berthet, je sais.

Il y eut un silence surpris, troublé juste par le ronronnement du ventilateur.

– Bien. Alors, qui voulez-vous que je suive ?

– Vous n'avez pas encore compris ? Vous me décevez, monsieur Berthet.

Cette réponse fut ponctuée par le petit rire de l'acolyte du vieillard, qui manifesta par là son existence et qui retourna aussitôt dans l'ombre et le silence sur un geste de son maître.

– Vous voulez vraiment que je vous le dise ?

– S'il vous plaît, demanda le détective, vaguement vexé.

– C'est pourtant contraire à la discrétion la plus élémentaire dans ce genre d'affaire, non ? Tout ce que vous voulez savoir se trouve dans l'enveloppe.

L'autre dut avoir l'air vaguement dépité car le vieil homme ajouta aussitôt avec compassion :

– Mais je vais déroger à la règle pour vous agréer. C'est moi que vous devrez suivre.

Lucas Berthet manqua s'étouffer. Jamais il n'avait entendu quelque chose d'aussi saugrenu. Il ironisa.

– Vous voulez me payer pour que je vous suive ? Vous ? C'est bien cela ? Mon cher monsieur, je me demande si ce ne sont pas les services d'un médecin dont vous avez besoin.

La réaction ne se fit pas attendre. Le vieillard se leva brusquement, le rouge aux joues, des éclairs dans la voix.

– Je vous prie de changer de ton, monsieur Berthet. Sachez que ma personne vaut largement plus que tout l'argent contenu dans cette misérable mallette. Souvenez-vous-en. Je me suis adressé à vous car votre réputation n'est plus à faire. Mais je commence à croire que vous n'êtes en réalité qu'un médiocre, et en ce cas, je préfère m'en aller.

Avant même que le détective eu le temps de riposter, les deux hommes lui avaient tourné le dos et s'étaient engouffrés dans le couloir. La porte avait claqué, créant un courant d'air qui secoua un peu la chaleur.

– Bon débarras, pensa-t-il quand le silence fut revenu. S'il fallait s'encombrer des problèmes de tous les névrosés de la terre...

C'est alors qu'il remarqua la mallette noire qui était restée à côté du ventilateur. Il s'en saisit et se précipita dans le couloir. Il se retrouva nez à nez avec sa secrétaire qui, l'air ahuri, lui affirma qu'elle n'avait vu sortir personne. Elle s'excusa maladroitement juste après, d'être allée aux toilettes à un moment peut-être inopportun et revint se plonger dans l'écran de son ordinateur, sous les remontrances de son patron.

Lucas Berthet déposa la mallette sur son bureau et essaya immédiatement de l'ouvrir. Il constata avec surprise qu'elle n'était pas fermée à clef. Ce qu'il découvrit faillit le faire tomber à la renverse. Des liasses de billets de 500 Euros y étaient soigneusement rangées. Sur plusieurs couches. Quatre ou cinq à première vue. Il y en avait là-dedans pour plus d'un million ! De quoi faire fondre bien des principes et des hésitations. Il tâcha pourtant de garder la tête froide, autant qu'il était possible dans cette atmosphère étouffante. Ce n'était pas tellement la quantité qui l'impressionnait : il avait l'habitude de l'argent. C'était l'énormité de la somme comparée à la simplicité apparente de la mission.

Dans la pochette latérale de la mallette, il découvrit une petite carte de visite. Un nom, une adresse, un numéro de téléphone.

Monsieur Régis Schmidt

46, rue des Ormes

Paris 16ème

06 01 33 11 77

Le nom était trop répandu pour lui dire quelque chose. Le visage même du vieillard lui était inconnu. Il ne connaissait manifestement pas cet homme, et cela l'intriguait. Peut-être sous une autre identité. Qui était-il ? Pourquoi voulait-il être suivi ? Et pourquoi par lui ? Lui, Lucas Berthet, réputé grand traqueur de gens malhonnêtes et autres corrompus ? Voulait-on le mettre à l'épreuve ? Lui ? Cette idée le fit sourire.

Il glissa la carte de visite dans une poche de sa chemise et dissimula la mallette dans un sac en cuir de plus grand format qu'il remplit de feuilles de papier et de chemises cartonnées et qu'il emporta sous le bras. Tout cet argent serait plus en sécurité dans son coffre-fort personnel que dans celui du bureau, maintes fois visité par des cambrioleurs à la solde de ses futures victimes. Il n'y laissait plus que des documents sans importance. Il rentra chez lui sans donner davantage d'explications à sa secrétaire, en se frayant un passage dans l'épaisseur de l'air. Il avait besoin de réfléchir.

Il resta longtemps sous le jet de la douche. Il ne savait pas ce qu'il devait faire. Ou plutôt il se cherchait des raisons d'hésiter, alors qu'il avait déjà pris sa décision. Pourquoi bouder de temps en temps un petit travail facile ?

Néanmoins, il y avait beaucoup de flou dans cette affaire. Il préférait prendre ses renseignements, selon son habitude. Il décida de téléphoner à son amie Carmelle, dont il utilisait parfois les services, et surtout les connaissances très pointues qu'elle avait des

personnalités du monde politique, de la Jet Set ou du Show Biz, qu'elle fréquentait à longueur de soirée et surtout de nuits. Carmelle exerçait ses talents dans les grands hôtels, particuliers ou non, de la capitale. Elle vivait dans les soirées branchées où l'on s'expose et où l'on se vend. Elle devait à Lucas Berthet de ne pas avoir dû interrompre cette existence fort lucrative quelques années auparavant, suite à des amitiés mal placées lors du scandale des fausses factures. Il s'était arrangé pour la faire blanchir par un avocat de ses amis. Depuis, elle ne pouvait rien lui refuser.

Il dut essayer plusieurs fois. Au milieu de la nuit, elle répondit enfin. Le nom de Schmidt lui disait vaguement quelque chose. Un milliardaire excentrique s'appelait ainsi. Elle ne l'avait jamais rencontré mais on lui avait rapporté qu'il organisait des soirées fastueuses dans les grandes capitales européennes où les invités étaient triés sur le volet.

Quand le détective l'interrogea sur l'adresse indiquée sur la carte, elle fut plus précise. Elle connaissait. Il s'agissait d'un grand hôtel particulier appartenant à la famille royale du Danemark et qui était loué régulièrement pour des soirées très privées. Elle y avait récemment assisté à un mariage – quelque fortune dont elle ne se rappelait pas le nom – au bras d'un vieux marquis sur le retour, vaguement libidineux. Elle avait donc eu le temps d'admirer la propriété. Grands salons, boudoirs et antichambres par dizaines, tableaux de maîtres et sculptures contemporaines, tapisseries médiévales, bref la routine. Elle avait été frappée par la majesté du grand parc et surtout par l'âge de certains de ses arbres, rescapés de la tempête de 99. Il y avait en particulier un cèdre de plus de huit cents ans.

Elle ne lui demanda aucune explication. Il n'avait d'ailleurs pas l'intention de lui en donner. Elle lui souhaita simplement bonne chance avant de raccrocher.

Lucas Berthet dormit très peu cette nuit-là. Dès le lendemain, il appelait le numéro figurant sur la carte de visite. Une voix masculine inconnue lui répondit. Il demanda à parler à Monsieur Schmidt.

– C'est moi-même, répondit la voix en ondulant étrangement du grave à l'aigu, comme dans un gloussement. J'attendais votre appel.

Le détective fit part de son intention d'accepter le travail qu'il lui avait proposé. Une nouvelle rencontre s'imposait pour fixer les termes du contrat.

– Et pour me rendre la mallette, si nous ne tombons pas d'accord, bien entendu, ricana la voix du vieillard, bien reconnaissable à présent.

Une heure plus tard, l'étrange personnage était de nouveau assis devant Lucas Berthet, seul cette fois, vêtu d'un costume de lin dont la couleur tirait sur le roux. Il portait autour du cou un grand foulard de soie, ainsi qu'un large chapeau blanc sur la tête. Carmelle ne s'était pas trompée en parlant d'excentricité. Comme la veille, il ne semblait nullement incommodé par la chaleur ambiante et ses yeux pétillaient, tout heureux qu'il était d'avoir pu convaincre le détective.

Le deux hommes se mirent d'accord sur le déroulement de la mission. Le vieillard tenait à ce que Lucas Berthet garde la totalité de l'argent.

Vous le méritez et je suis sûr que je ne serai pas déçu de vos services. Pardonnez ce petit stratagème, ajouta-t-il en faisant allusion à l'oubli volontaire de la mallette. C'était une idée de mon associé. Il aura eu le mérite de nous permettre de nous entendre. Et ne soyez pas impressionné par la somme : c'est peu de choses, en réalité.

La surveillance devrait commencer le 23 juin à 18h, devant l'hôtel particulier de la rue des Ormes. Le travail s'achèverait le lendemain soir, à la fin de la réception donnée dans la propriété et dans les jardins.

– Il y aura beaucoup de monde, monsieur Berthet. Soyez attentif et efficace.

Il avait prononcé ces mots comme un avertissement.

– Cependant, permettez-moi d'ajouter une exigence toute personnelle. Malgré votre aversion pour les armes à feu, vous en porterez une pour cette mission.

Lucas Berthet ne travaillait jamais avec une arme, par principe ; il méprisait les méthodes traditionnelles de la police, qu'il avait quittée seize ans auparavant, suite à un accident – une faute professionnelle, avaient tranché ses supérieurs – au cours de laquelle un suspect avait trouvé la mort. Mal remis de cet échec, il se cachait derrière une théorie qu'il développait à loisir devant ses collaborateurs trop frileux :

– Je suis payé pour bien faire un travail qui exige la plus totale discrétion et le plus profond discernement. Une arme ne m'apporterait rien de plus. Si je me mets en danger, je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même et me débrouiller tout seul.

Bel héroïsme de façade, ironisaient certains. Et pourtant bien réel.

Il ne lui vint cependant pas à l'idée de contrarier comme la veille les lubies du vieillard. Il se borna à se dire qu'il était diablement bien renseigné sur lui. Qu'importe, il prendrait son arme, si ça pouvait lui faire plaisir. De toute façon, il n'avait pas l'intention de s'en servir. Il lui demanda simplement :

– Mais vous voulez que je vous surveille ou que je vous protège ?

– Ce n'est pas à moi à le dire, monsieur Berthet, lui répondit l'homme d'un air soudain grave.

Il avait préparé un contrat en double exemplaire, sur lequel figuraient seulement les lieux et horaires de la mission, le nom de la personne à surveiller, les noms et références du détective, l'exigence du port d'arme, la date. Il avait déjà signé, d'une écriture large et nerveuse. Il tendit les deux feuillets à Lucas Berthet et se permit une dernière coquetterie de milliardaire.

– Monsieur Berthet, me ferez-vous l'honneur et le plaisir de bien vouloir parapher ces documents avec ceci ?

Il sortit de sa pochette un stylo en nacre noire, dont la plume en or brillait dans la demi-pénombre du bureau.

– Je le tiens d'un ami très cher. Je l'utilise toujours pour les transactions importantes.

Lucas Berthet se plia une nouvelle fois aux manies de son client. Il signa les deux documents et, avec un sourire confiant, les deux hommes se séparèrent.

Cinq jours plus tard, Lucas Berthet gara son véhicule devant le numéro 25 de la rue des Ormes, une maison « Arts Déco » récemment rénovée. De là, il pourrait surveiller les entrées et les sorties éventuelles de monsieur Schmidt. Bien qu'il fût plus de dix-huit heures, la chaleur caniculaire de la journée n'avait pas décliné. L'air collait à la peau, mêlé de poussière sale. La préfecture avait commencé à mettre en place des restrictions d'eau et les jardiniers regardaient, impuissants, leurs arbres se dessécher. Un chat traversa la rue, langue pendante, longea le mur un instant et finit par sauter péniblement dans le parc.

A 20h47, une grosse voiture – une Ford – pointa son nez au portail du numéro 46. Derrière les vitres fumées, Lucas Berthet reconnut le chapeau blanc que son client portait la veille. Il lui sembla même, que ce dernier regardait de son côté. Il photographia rapidement la plaque

minéralogique de la voiture au téléobjectif et mit le moteur en marche tout en se demandant jusqu'où tout cela le mènerait.

La Ford se dirigea vers le périphérique, puis sortit à la porte d'Orléans. Elle roula une dizaine de minutes puis s'arrêta devant un bar-tabac. Un homme sortit à l'instant de l'établissement et s'engouffra dans la voiture qui repartit aussitôt. Lucas Berthet, installé dans le flot assez dense de la circulation, avait tout loisir d'observer ce nouveau venu. Grand, barbu, il portait de grosses lunettes ainsi qu'une serviette en cuir sous le bras. La conversation semblait animée. Monsieur Schmidt consultait une liasse de documents qu'il venait de lui remettre. L'autre semblait fournir des explications et faisait de grands gestes. A un feu rouge, il sortit de la voiture, sans sa serviette, et disparut dans la rue perpendiculaire. Lucas Berthet tenta plusieurs clichés mais il ne put le prendre que de dos.

A deux reprises, la même scène se produisit, la première fois devant une bijouterie, la deuxième fois devant un magasin de primeurs. A chaque fois, un homme montant dans la voiture, remit à monsieur Schmidt une serviette et des documents, puis descendit quelques minutes plus tard. A chaque fois, Lucas Berthet nota consciencieusement l'heure et le lieu, décrivit l'inconnu. Il réussit à prendre un cliché acceptable de la troisième personne.

Puis la Ford s'engagea dans un réseau compliqué de petites rues. Le conducteur avait accéléré et regardait sans cesse dans son rétroviseur, comme pour mettre au défi le détective de le suivre toujours. Il bifurqua à plusieurs reprises sans mettre son clignotant. Lucas Berthet avait l'habitude de ce genre de filature. Il aimait ces changements de rythme. Tout en restant un peu en retrait – il laissait toujours deux ou trois véhicules devant sa voiture – il évaluait très précisément la trajectoire et les manœuvres de son client. Il s'aperçut très vite que la Ford avait repris la direction du centre de Paris. A l'arrière de la voiture, monsieur Schmidt semblait téléphoner. Il avait posé son chapeau blanc et s'épongeait fréquemment le front. Ce geste fit sourire Lucas Berthet. Enfin quelque chose d'un peu attendu chez le vieil homme. Lui aussi souffrait de la chaleur.

La voiture retrouva le flot des grands boulevards puis fila vers l'est. Elle finit par ralentir devant un restaurant de la rue des Pyrénées, à proximité du cimetière du père Lachaise. La devanture formait un porche qui s'ouvrait sur une petite cour intérieure avec fontaines et arbustes d'ornement. Lucas Berthet se gara quelques mètres plus loin et attendit que son client soit descendu. Il laissa passer un quart d'heure encore puis entra dans la cour.

Plusieurs tables étaient occupées par des couples qui dînaient. Certains buvaient des cocktails à l'ombre des lauriers roses. Monsieur Schmidt ne s'y trouvait pas. Devant l'air intrigué du garçon, il s'assit et commanda une boisson fraîche, puis, prétextant un passage aux toilettes, se leva pour visiter l'intérieur du restaurant. Il fut attiré par des exclamations joyeuses provenant d'une arrière-salle. Il risqua un œil et aperçut monsieur Schmidt accompagné d'une dizaine de personnes, toutes vêtues d'une veste noire. Ils avaient commandé du vin et levaient leurs verres. Lucas Berthet eut l'impression qu'en trinquant le vieil homme le regardait du coin de l'œil en souriant.

Tout ce petit monde quitta l'établissement à 23h57. Seul monsieur Schmidt monta dans la Ford. Lucas Berthet le suivit jusqu'à la rue des Ormes. Il attendit que le portail se referme et rentra chez lui. Un message de son client l'attendait sur son répondeur, lui disant sa satisfaction « pleine et entière » et lui donnant rendez-vous pour le lendemain soir.

Cette nuit-là, Lucas Berthet rêva de vestes noires et de vin brûlant qui éclaboussait des murs blancs.

Le 24 juin à 19h30, le détective était à son poste. Il savait que ce soir-là, il n'aurait pas – a priori – à poursuivre de Ford blanche dans les rues de Paris. Il se cala donc dans son siège et

attendit en essayant de deviner quelles personnalités avaient été conviées à la soirée de monsieur Schmidt. A un moment, il repoussa le revolver qui le gênait. Il dégoulinait déjà de transpiration.

Très vite, de grosses voitures, toutes avec chauffeur, se présentèrent devant le portail. Celui-ci s'ouvrait lentement et les véhicules entraient dans la propriété. C'était assez frustrant, car on ne pouvait savoir précisément qui se trouvait à l'intérieur. Seulement la pâleur d'une chevelure, un silhouette, l'éclat d'un bijou, une main qui dépassait.

Les véhicules se succédèrent pendant deux heures au moins. Puis, plus rien. La dernière voiture – une grosse Volkswagen noire – s'éloignait dans un soupir. Du parc montait une rumeur de graviers crissants et d'exclamations de bienvenue. On entendait de la musique.

Le détective sortit sur le trottoir et s'avança jusqu'au portail. Personne. Il jeta un coup d'œil dans la rue et entra dans le parc. Les premières silhouettes des grands arbres se coloraient des éclats de lumière qui provenaient des hautes fenêtres de l'hôtel particulier. Les autres se noyaient d'obscurité en s'inclinant doucement vers le fond de la propriété où on devinait une gloriolette et un bassin. Lucas Berthet entendait des rires et des tintements de verre perdus dans la chaleur encore pesante.

Il s'avança vers le porche, surpris de ne rencontrer aucun service d'ordre pour une réception aussi courue. Il se tenait sur ses gardes, marchant lentement, scrutant les sombres buissons qui auraient dû dissimuler des agents de sécurité. Il se demandait aussi ce qu'il dirait si un colosse épais aux muscles dissuasifs le surprenait ici. N'était-il pas en train d'outrepasser sa mission ? Mais la tentation était trop forte. Il voulait voir à quoi ressemblait une réception de monsieur Schmidt. Et puis, comment le surveiller depuis la rue ?

Il entra dans un hall immense plongé dans l'obscurité. Instinctivement, il porta la main à son revolver. S'il n'avait pas été aussi concentré, il aurait été surpris de ce geste. De la musique lui parvenait des étages et des lueurs dansaient le long des murs blancs.

Toujours à pas feutrés, il posa le pied sur la première marche, avec une étrange solennité, comme si cet acte allait engager toute sa vie, puis s'éleva lentement, l'oreille aux aguets. Il était désormais trop tard pour faire demi-tour et il n'y pensait même pas.

Un majordome en livrée s'inclina devant lui quand il entra dans le vaste salon du premier étage éclairé par la lumière tremblotante de milliers de bougies. On lui tendit une coupe de champagne ainsi qu'un loup noir en velours. Il remarqua alors que tous les invités portaient un masque. Parfois des plumes, des foulards colorés, des tissus aux reflets moirés recouvraient les smokings impeccables et les longues robes prêtées pour l'occasion par quelque créateur à la mode.

Lucas Berthet chercha des yeux monsieur Schmidt et l'aperçut au fond de la pièce : il discutait avec une grande femme maigre aux yeux exorbités qui serrait contre elle un petit homme aux cheveux blonds en catogan.

Des couples dansaient. Des groupes s'étaient formés et les conversations se mêlaient aux accords de la musique qui provenait d'une salle adjacente. En s'avançant un peu, le détective remarqua que d'autres pièces richement décorées s'ouvraient sur les côtés, remplies, elles aussi, d'une foule bruyante et masquée.

Comme personne ne semblait faire attention à lui, il se détendit un peu, s'installa dans un renfoncement, à côté d'une crédence qui supportait une plante exotique dont les fleurs énormes semblaient des gueules monstrueuses. Il but une gorgée de champagne tiède et se demanda comment tous ces gens supportaient leur costume par cette chaleur.

Il cédait tout doucement à une agréable torpeur quand le cri retentit. Un cri terrible, brutal et déchirant, qui traversa le salon et figea instantanément les invités dans le silence. Un cri que Lucas Berthet aurait reconnu entre tous. La voix de monsieur Schmidt.

Il se précipita, bouscula au passage des corps et des objets non identifiés. Au même instant, un courant d'air furieux balaya le salon, semant une confusion indescriptible. Des chapeaux s'envolèrent, des foulards tournoyèrent sous les plafonds dorés, les lustres en cristal se balancèrent violemment et toutes les bougies s'éteignirent, soufflées. Une agitation croissante s'empara des invités. Des éclats de verre brisé ajoutèrent à la panique.

Lucas Berthet tentait d'atteindre le fond du salon, d'où monsieur Schmidt avait crié. Il crut un instant qu'il s'était trompé de direction quand un nouveau cri retentit juste à côté de lui. Du moins ce qu'il pris pour un cri. Un cri beaucoup moins tonitruant, plus affaibli. Un appel plutôt. Un appel au secours presque intime, qui avait du mal à se faire entendre. Un gargouillis de salive – le bruit de la vie qui s'en va. Le cri d'un homme qu'on étrangle ou qu'on étouffe. On essayait de tuer monsieur Schmidt !

Le détective se retourna et distingua sur le sol des corps qui luttèrent. Sans réfléchir, il saisit son revolver et, visant dans le noir, les ombres les plus vigoureuses – celles des agresseurs sans aucun doute – il fit feu à trois reprises.

Le silence qui suivit parut durer des heures, tandis que la lumière revenait progressivement. Des dizaines de visages fixaient Lucas Berthet, l'arme encore à la main. Ils formaient cercle autour de lui et la première pensée qui le traversa fut qu'ils n'étaient plus masqués. Des visages nus, presque familiers. Des acteurs. Des célébrités du spectacle et de la mode. Des politiques. Des femmes de politiques. Des maîtresses de politiques. Courtisans et courtisanes. Tous, figés par la surprise, le regardaient intensément. Il se dit aussi qu'il faisait beaucoup moins chaud. Il entendit des sirènes au loin et ce bruit familier le ramena à la réalité.

Il baissa les yeux et découvrit par terre le corps d'un homme qui gisait sur le dos, dans une posture grotesque, un bras rejeté derrière la tête, l'autre tendu sur le côté. Un corps sans vie. Indubitablement. La flaque de sang qui s'élargissait et le visage en bouillie l'attestait. Sans vie, défiguré, mais reconnaissable. Monsieur Schmidt. Mort !

Curieusement, il ne comprit pas tout de suite que c'était lui qui l'avait tué. C'était comme s'il sortait juste de la torpeur qui l'avait saisi dès qu'il était entré dans le salon. Il entendait les sirènes qui se rapprochaient. Il croisa le regard terrifié d'une femme. Trop maquillée, pensa-t-il. Il voulut parler, mais reçut au même instant un violent coup sur la nuque et s'écroula.

Tout alla très vite ensuite. Lucas Berthet fut emmené sans ménagement. Solidement menotté, il traversa le parc, porté par deux policiers en civil, dans la lumière crue des gyrophares qui tournaient sous les grands arbres. Il perçut vaguement le crépitement des flashes, la bousculade des journalistes déjà présents sur les lieux, les questions lancées aux policiers.

Dans le même temps, le corps sans vie de monsieur Schmidt était emporté par le SAMU, escorté par des femmes en pleurs et des invités en chemises qui parlaient fort.

Soumis à un interrogatoire immédiat et musclé, Lucas Berthet recouvra bien vite ses esprits. Il plongea dans la réalité avec effroi et, quand il comprit ce qui s'était passé, il entreprit, le plus méthodiquement possible d'organiser sa défense. Il lui fallait expliquer sa présence au manoir sans invitation, l'arme qu'il portait. Il raconta à des policiers incrédules la visite de monsieur Schmidt, le contrat, la mission. Il parla de l'argent et le commissaire qui l'interrogeait eut un sourire. Il était pourtant facile de vérifier. Il se trouvait dans son coffre personnel. Sa secrétaire

aussi pouvait témoigner. Des ordres furent donnés et des équipes rapidement dépêchées sur place pour vérifier tous ces détails.

– Écoutez aussi mon répondeur, je n'ai pas effacé le message d'hier soir, cria Lucas Berthet, heureux de tenir là une preuve supplémentaire de sa bonne foi.

Il allait pouvoir montrer qui il était à ces policiers soupçonneux. Il était connu. Deux ou trois coups de fil et on le sortirait de cette mauvaise passe avec de plates excuses. Mais les avocats qu'il fit appeler ne donnèrent pas suite à sa demande. Il en fut de même pour ses amis hauts placés, ses appuis qu'il croyait inébranlables, ses associés de jadis ; chacun fut très poli avant de raccrocher. Trop de travail, une absence inopinée, un voyage, les affaires, pas le temps. La nouvelle avait déjà fait le tour des bureaux et des antichambres. Personne n'avait intérêt à se mouiller dans une affaire aussi mal engagée : un milliardaire tué de sang froid, à bout portant, devant plusieurs centaines de témoins ! Non merci. Et si le coupable était encore inconnu du grand public, on ne tarderait pas à révéler ses activités, ses manœuvres, ses appuis. Il valait mieux rester discret et laisser les enquêteurs et la justice faire leur travail.

Lucas Berthet ne fut pas surpris outre mesure par ce défilement général. C'était de bonne guerre. Il se rendait bien compte qu'il se trouvait dans une situation difficile. Il éprouvait aussi le désagréable sentiment d'avoir été piégé, sans qu'il pût clairement se l'expliquer. Piégé, mais par qui ? Qui aurait pu l'attirer dans ce guêpier ? Mais personne ne l'avait forcé ! Et il avait tiré ! Le champagne était peut-être drogué ?

Assis sur le banc froid de la petite cellule où on l'avait placé le temps de sa garde à vue, il en était là de ses réflexions quand il se sentit observé. Derrière les barreaux, dans un renforcement, il y avait une silhouette immobile.

– Bonsoir, monsieur Berthet. Belle soirée, n'est-ce-pas ? Il fait moins chaud, vous avez remarqué ?

Il aurait reconnu cette voix entre mille.

– Vous avez fait un excellent travail. Je vous en félicite.

L'ombre s'était avancée, deux flammes dansant dans les yeux, et Lucas Berthet crut qu'il allait défaillir. Ce sourire ! Ce visage intact !

– Votre réputation n'est pas usurpée. Je suis satisfait, poursuivait la voix, très calme, avec un petit rire. Vous m'avez rendu un précieux service.

Le détective s'était précipité contre les barreaux. En proie à une terrible exaltation, il s'arc-boutait et tentait de les faire bouger.

– Pourquoi ? Pourquoi ? Hurlait-il.

– Vous êtes allé trop loin, monsieur Berthet, dit la voix. Vous commencez à devenir gênant. Tous ces gens en prison, tous ces procès, tout ce bruit, tous ces trafics brutalement interrompus... Sans vous cela aurait pu continuer longtemps. On est venu se plaindre figurez-vous. Il fallait que j'intervienne..

La mort dans l'âme, croyez-le bien. Car sachez-le, vous avez un petit côté pervers qui vous rend très sympathique.

Le gardien, alerté par les cris du prisonnier, accourut dans un fracas de portes claquées. Lucas Berthet, livide, lui montrait le fond du petit couloir.

Il n'y avait plus personne

L'ombre familière reparut plusieurs fois au cours de la nuit, dans le couloir ou dans la cellule, toujours affable, vêtue à chaque fois d'un costume différent, d'un chapeau élégant, une rose à la boutonnière. Le gardien entendit le prisonnier s'agiter, crier, puis, peu à peu, selon ses dires, le silence ne fut troublé que par des murmures.

Au matin, on le retrouva recroquevillé dans un coin, les yeux hagards, grelottant. Il marmonnait des propos insensés, parlait d'un contrat, d'un piège, d'une mallette, d'un visage déchiqueté. Il prétendait que monsieur Schmidt n'était pas mort, qu'il l'avait revu, qu'il lui avait parlé. On lui mit des journaux sous le nez : l'inhumation du milliardaire était prévue pour le surlendemain. Plusieurs gros titres annonçaient son assassinat.

Les médecins qui l'examinèrent en conclurent qu'il manifestait par cette attitude un profond regret et qu'il revivait son acte, en mesurant toutes les conséquences.

Le commissaire le fit venir dans son bureau et lui annonça, un méchant sourire aux lèvres, que l'on avait rien trouvé dans son coffre-fort, hormis quelques papiers personnels. Pas de contrat, pas d'argent. Sa secrétaire ne se souvenait pas du mystérieux visiteur. D'ailleurs aucun rendez-vous n'était mentionné ce jour-là. On avait aussi fouillé son bureau sans résultat.

L'affaire était entendue. Pas d'alibi. Pas encore de mobile, mais on allait bien trouver.

Avant de le renvoyer en cellule, le commissaire ajouta qu'il y avait bien un message sur le répondeur : une publicité pour des appareils de climatisation.

Lucas Berthet ne put s'empêcher de sourire devant l'étendue du désastre. Il savait désormais que plus rien ni personne ne pourrait le sauver. Sa carrière était fichue et ses précieux dossiers secrets, si patiemment constitués et protégés, ne lui seraient d'aucune utilité. Il allait croupir en prison, avant de devoir affronter un procès humiliant dont il ne se relèverait pas. Il connaissait déjà le verdict.

On le transféra dans une autre cellule où, lui apprit-on, il resterait plusieurs jours, vu la tournure que prenaient l'enquête et l'affaire. Déjà une foule de journalistes assaillait jour et nuit le commissariat et des déclarations assassines commençaient à tomber çà et là des hautes sphères du pouvoir, comme des couperets.

La vie avait-elle encore un sens après cela ? Que deviendrait-il ? Il entendait toujours le rire de monsieur Schmidt résonner à ses oreilles.

Il se rendit compte que, dans la précipitation, on lui avait laissé ses effets personnels : son stylo, son ceinturon, ses lunettes, quelques pièces de monnaie. C'était le moment ou jamais.

Il appela le gardien et demanda une faveur : des feuilles de papier, qu'on lui tendit avec un regard de pitié. Il s'assit à la petite table. Il eut un instant d'hésitation, parut chercher dans ses souvenirs, rêveurs. Oui, sa décision était prise. Avec un petit sourire, il commença à écrire :

Ceci est mon testament. Dans quelques jours, je ne serai plus. J'aurai mis un terme à ma triste destinée.

Mais je rédige ces lignes dans la plénitude de mes facultés et j'affirme sur l'honneur que les étranges événements dont j'ai été le témoin se sont déroulés exactement comme je m'appête à les rapporter.

S'ils toléraient quelque interprétation raisonnable, je n'en serais pas réduit, hélas, à une si déplorable extrémité...

